

Carnet de voyage de deux saltimbanques De Paris à Istanbul en stop

*« Je caresse l'idée de partir, vivre comme un marginal.
Pour le meilleur et pour le pire je veux vivre mon idéal »
Danakil. Echos du temps.*

A ceux qui nous ont aidées, prises en stop, hébergées, nourries, ceux qui se sont inquiétés et à tous ceux qui croient en nous.

Vendredi 22 Juillet. Jour 1. Belgique - Bruxelles

Jour du départ. Nous ne quittons Viroflay qu'à onze heures trente pour une dernière grasse matinée avant notre tour d'Europe. Je porte le sac à dos commun d'environ vingt kilos et



Doc la tente trois places qui a déjà beaucoup voyagé. Ma grand-mère l'a rafistolée à plusieurs endroits mais les deux duvets qu'on a glissés dedans tendent dangereusement la fermeture éclair ! Nos tapis de sol, d'une épaisseur de sept millimètres chacun, sont accrochés sur nos sacs respectifs avec des tendeurs. Nous sommes alourdies de neuf balles de jonglages et de nos deux bâtons de feu. Plus communément appelés « staffs », nous en enflammons les deux extrémités grâce à du pétrole désaromatisé et les faisons tourner autour de nous. Ils nous servent aussi à cracher du feu. Le RER nous permet de sortir de Paris puis on tend le pouce pour la première fois cette année : notre première voiture sera une Jaguar, super, ça annonce la couleur ! Les véhicules s'enchaînent sans difficulté jusqu'à Bruxelles où, à vingt

heures trente, nous retrouvons Karim un ami que je n'ai pas vu depuis six ans, et Alain. La ville est très sympa, les belges savent faire la fête, la bière est bon marché, l'accent est toujours aussi drôle, mais la météo nous fait peur pour la suite.

Jour 2. Belgique - Eupen

La nuit a été courte. Nous avons écumé les bars de la ville jusqu'aux aurores puis nous sommes levées à sept heures pour parcourir les cent trente kilomètres qui nous séparent d'Eupen. Située sur la frontière Hollandaise, la ville flamande de Karim aurait dû nous permettre de rejoindre facilement Amsterdam et poursuivre notre route par l'Est de l'Europe jusqu'à Istanbul. Mais la météo nous incite à modifier notre itinéraire. Le froid, le vent et la pluie sont incompatibles avec notre short, nos tongs, le stop et les nuits sous la tente : c'est décidé on passera par le sud ! Premier coup dur de ce voyage. Etant attendues à Berlin puis à Francfort par des amies, le virement à 180° ne nous enchante guère et trouble le peu de plans que nous avons. Nous profitons cependant d'une agréable soirée avec Karim, Helena et leur fils Esteban à discuter pendant que la pluie s'abat sur la ville. Epuisées de la veille, nous nous endormons devant « Le bon, la brute et le truand », emmitouflées dans nos couettes tant il fait froid et humide dans l'appartement.

Jour 3. France - Douai

Inquiet de me voir bras nus, Karim m'offre un pull en laine pour pouvoir affronter le mauvais temps qui persiste. La ville est grise, froide, sinistre, et il n'y a pas âme qui vive dans les rues. Nous ne sommes pas mécontentes de quitter cet endroit sans joie avec les quelques vivres que notre hôte a glissé dans nos sacs. Les belges qui nous prennent en stop sont tous choqués de savoir que l'on va jusqu'à Istanbul par la route, et un belge choqué, c'est drôle ! Nous prenons un malin plaisir à le dire dans chaque nouvelle voiture et rigolons en entendant « Issstannnbuuul ?! En stau ?! May vous n'avez pas peur ? ». La frontière franco - Belge passée, une escale à Douai s'impose pour récupérer nos bâtons de feu oubliés dans le camion de Tanguy le premier jour. Par chance et grâce à l'autostop, Fred et Alan un père et son fils « ch'tis » aux moyens plus que modestes nous hébergent pour la nuit confirmant l'hospitalité des gens du Nord. Ils habitent une petite maison sans charme semblable aux corons du début du siècle. Dans Germinal, Emile Zola les décrivait mieux que moi : « En longue file, deux rangs de maisons collées dos à dos. Un petit trottoir de brique. De l'autre côté de la rue, des jardins sales, plantés d'arbustes maigres, sans allées tracées, très peu cultivées. » Ca n'a pas vraiment changé, l'extérieur est désolé, l'intérieur vide et sombre. Il manque une présence féminine, de la couleur, des fleurs et de la joie. Et pourtant nous rions tous ensemble des expressions « ch'tis » et des tirades du film de Dany Boon que Fred déclame, avant de s'endormir devant la télévision.



Jour 4. France - Vienne

Journée de stop non-stop, nous voulons arriver dans le Sud le plus vite possible. Entre Reims et Troyes un camionneur turc édenté qui se rapproche un peu trop de moi me demande de lui fasse un massage. Doc rit de la situation pendant que je refuse ses avances prétextant une envie urgente d'aller aux toilettes. Après plusieurs demandes, il daigne enfin nous déposer à une station essence. C'est à la hauteur de Lyon qu'Ahmed un pompier en uniforme nous permet de parcourir quelques kilomètres de plus, durant lesquels il nous rapporte une anecdote. Pendant son service militaire, alors qu'il était en permission le soir du trente et un décembre, le trafic ferroviaire étant interrompu, il dût faire du stop pour la première fois. Le conducteur lui avait alors glissé un billet de cent francs, en disant que ça lui reviendrait un jour.

C'est pourquoi Ahmed nous a offert un billet de vingt euros, qui lui reviendront sûrement un jour ! Première utilisation de la tente cet été, à Vienne sur la rive de l'Isère. Aïe mon dos !

Jour 5. France - Montpellier

Triste réveil. La pluie nous rend maussade et nous n'avons pas encore décidé dans quel pays nous rendre. Suisse ? Italie ? Pour l'heure nous décidons de faire un détour par l'Espagne, afin de trouver le soleil au plus vite. Arrivée à Montpellier, le mauvais temps nous poursuit : malédiction ! Un spectacle de feu sur la place de la Comédie est impossible tant l'orage est fort. La pluie inonde les trottoirs sur vingt centimètres en quelques minutes. Nos sacs se gorgent d'eau à vue d'œil et nos tongs glissent sur les pavés. Par chance on fait la rencontre de David et Marie, deux jeunes qui nous invitent gracieusement sous leur toit, nous évitant ainsi de dormir dehors. Pour les remercier, nous achetons deux grosses boîtes de raviolis que nous engloutissons tous goulument au chaud pendant que la pluie continue de s'abattre sur la ville. Nos hôtes nous offrent leur mezzanine où nous déplions tapis de sol et duvets tandis qu'ils se serrent sur un matelas d'une place.

Jour 6. Espagne - Barcelone



Nouvelle journée à faire du stop, ce qui commence à nous lasser. Le rythme est soutenu, bien loin des vacances tranquilles que l'on avait imaginées ! C'est à nouveau à bord d'une Jaguar conduite par un anglais que l'on arrive à Barcelone. Il nous a prises pour que nous l'aidions à payer les péages puisque le volant est à droite dans les voitures anglaises. Quelques provisions achetées, Doc et moi nous installons

sur la plage pour dîner : Petits poids froids et sandwiches à la mortadelle. Mehdi un immigré algérien débarqué en zodiac avec dix autres personnes depuis Tanger nous tient compagnie une partie de la nuit. Il a peur que les Pakistanais qui rôdent nous volent nos affaires, l'endroit n'est pas sûr. Nous dormons finalement en toute quiétude sur Barcelonnette, la plage la plus sale de la ville à cause des touristes et des fêtards qui quittent les lieux sans emporter leurs déchets.

Jour 7. Espagne - Barcelone

Réveil sous un soleil de plomb, des piqûres de moustiques partout sur le corps. La tente qui a beaucoup voyagé n'est plus très fiable. Après avoir supplié une pharmacienne de garder nos sacs qui nous handicapent par leur poids, on part se promener dans la ville. La Sagrada Familia, basilique inachevée de l'architecte Antonio Gaudi, est assiégée de touristes qui nous empêchent d'y entrer. Mais le parc Güell, une autre œuvre du Maître (comme diraient mes parents), nous offre une vue imprenable sur tout Barcelone. C'en est assez pour Doc qui piétine et se plaint depuis que nous déambulons dans la ville. Heureusement qu'elle n'a pas de parents architectes, elle. Des journées entières à « admirer » des façades d'immeubles



qu'il fasse 40°C, qu'il vente ou qu'il pleuve, je connais. A la nuit tombée nous retournons à Barcelonnette où l'on fait la connaissance d'Alexy et Nikita, deux vagabonds à notre image venant de Russie. Après avoir bien ri, on s'endort tous les quatre sur la plage entourés des pakistanais qui vendent cerveza, agua et coca aux badauds. L'un d'eux essayera alors de pénétrer dans la tente : raté, je le fais fuir à coups de « Pshhh pshhh.. ! ».

Jour 8. France - Aux environs de Bayonne

Dernier réveil en Espagne, il nous faut trois heures pour quitter Barcelone, direction : les fêtes de Bayonne. Postées sur la bande d'arrêt d'urgence, ce qui est interdit dans tous les pays européens, et sous le « cagnard », le stop se révèle plus difficile qu'en France. Mais une fois parties, les paysages défilent... Nous traversons le désert des Bardenas entre Zaragoza et Pamplona, semblable à l'Ouest américain et Monument Valley. Ce sont près de quatre cent kilomètres carrés de végétation arides et de formations rocheuses hors du commun qui s'offrent à nous. Notre premier repas de la journée est pris à vingt-deux heures, offert par Ricardo un camionneur portugais au grand cœur. Chorizo, tortilla et jus de fruit, c'est une



explosion de saveurs pour nos papilles. Nous passons enfin la frontière française à quatre heures du matin endormies dans le camion d'un équatorien peu bavard. A seulement trente kilomètres de Bayonne notre destination finale nous sommes épuisées. On abandonne et posons la tente pour dormir dans une station essence Esso (non je ne fais pas de pub).

Jour 9. France - Bayonne

Retrouvailles avec Mael, Cindy et Claire des amies de Viroflay, direction la plage. Les vagues de l'Atlantique sont trop fortes mais quel plaisir de pouvoir se laver dans la mer ! Les filles prennent des coups de soleil dignes des grands brûlés car elles ne veulent pas s'enduire de crème solaire tandis que je reste blanche car j'en ai trop mis. Le soir venu, pendant les fêtes, nous sommes les seules à ne pas être habillées de rouge et de blanc. Des enfants jusqu'aux grands parents, les chiens et les policiers, tous ont un foulard noué autour du cou. Qu'importe, l'alcool fait oublier à tous les fêtards la couleur de nos vêtements. Un seul mot ? Beuverie ! Tout le monde est saoul, les rues sont jonchées de bouteilles vides et autres déchets et il y a des bagarres à tous les carrefours. Moi qui pensais assister à une fête typique, je n'ai pas eu mon compte et c'est bien dommage ! On s'endort aux aurores entourées de centaines d'autres tentes.



Jour 10. France - Biarritz

Sept heures trente : « Bonjour ! Police Nationale ! Le camping sauvage est interdit sur la voie publique veuillez plier la tente SVP ». A peine trois heures de sommeil, moment de haine



intense ! Les filles rentrent à Paris, on en profite pour se délester d'affaires auprès de Mael afin d'alléger les sacs. Nous nous rendons ensuite à Biarritz pour notre premier spectacle de feu du voyage sous le regard amusé des touristes et des locaux. En dix minutes nous récoltons quinze euros et une pizza que nous partageons avec des jeunes de toutes les nationalités rencontrés

sur la plage. Le soleil se couche sur la mer et nous jonglons tous ensemble avant de s'endormir dans la tente posée dans le club Mickey. Mais une fois encore la police nous demande de la plier à cinq heures du matin. Epuisées, on va finir notre nuit dans un parc, à la belle étoile. Franche rigolade le lendemain matin en voyant le club Mickey envahi de dizaines de gosses.

Lundi 1^{er} Août. Jour 11. France - Fontenilles

Nous quittons Biarritz, une des plus prestigieuses stations balnéaires de la côte atlantique, pour le petit village de Fontenilles. Situé près de Toulouse, nous y sommes attendues par ma cousine Béa et mes petits cousins Marie, Thibault et Titouan. Première douche depuis une semaine, première machine depuis onze jours, l'eau est noire ! Le temps étant agréable, Béa a fait des invitations. Nous sommes dix autour de la table de la terrasse, à manger des tomates farcies et discuter de voyages et de rugby. Mais bercées par l'accent toulousain, le sommeil nous rattrape.

Jour 12. France - Marseille

Grasse matinée, géniale ! Départ pour Marseille où Domi un autre de mes nombreux cousins nous attend pour la nuit. Béa pense le challenge audacieux, mais nous sommes confiantes. Le stop est devenu un jeu d'enfant pour nous, refusant même les camions qui sont limités à 90km/h sur l'autoroute. Les voitures s'enchaînent sans difficulté puis un couple nous prend. Lui chanteur d'opéra qui ne veut pas chanter, elle actrice de second rôle qui se sont inscrits pour participer à Pekin Express. Qui sait ? On arrive à Marseille dans la voiture de deux jeunes qui se disent grands bandits de la ville avec pour spécialité le proxénétisme. Ils nous gavent de sandwiches Macdo, de bonbons et de Red Bull, utilisent le mot « Champagne » à toutes les sauces et conduisent comme Alain Prost, la musique à fond. Les regards insistants dans le rétroviseur ne me disent rien qui vaille, mais ils nous déposent entières devant une bouche de métro où l'on reprend des couleurs. Finalement, très étranges mais très sympa, ils nous offrent même le trajet en métro pour retrouver Domi qui nous fait visiter la ville, le vieux port, les calanques... avant de manger un bon couscous maison.



Jour 16. France – Le Dramont

Le réveil est tendu. Doc et moi ne communiquons plus depuis quelques jours, une dispute éclate en pleine rue et chacune se laisse aller à la réprimande sans résoudre le problème. Direction St Raphael et le camping du Dramont où Mael et sa famille nous ont invitées quelques jours. Côte d'Azur oblige, on ne se refuse rien : notre première voiture est une



BMW à 45 000 euros (oui je sais, il n'est pas correct de demander le prix des choses), la seconde un Range Rover à 120 000 euro, la troisième une BMW 4x4 à 90 000 euros et la dernière une Mercedes conduite par une « show business women » allemande parlant français et qui nous invite dans sa villa à Cannes. Le Dramont : quel plaisir de revoir ce camping, le massif de l'Esterel

et cette Ile d'Or qui ont bercé l'enfance de mon père puis la mienne ! On sympathise avec Rissane, le patron du seul bar, qui nous offre toutes nos boissons en contrepartie de quoi on distribue ses flyers publicitaires.

Jeu

La vie au camping est un long fleuve tranquille, les jours passent et se ressemblent. Nous sommes sept, plus un chien, dans un bungalow prévu pour quatre personnes, l'ambiance ressemble donc à celle d'une colonie de vacances !

Je profite de cette pause de deux semaines pour m'isoler ; l'ambiance avec Doc étant froide ces derniers jours. Accueillie chez Arlette et Alain, des amis de mes parents qui possèdent une villa à deux pas du camping, je passe une agréable soirée à discuter avec mes hôtes et à contempler la mer. Le lendemain nous montons à Lalley. Situé à cinquante kilomètres de Grenoble, il s'agit du village de trois cent habitants où ma grand-mère et mon frère vivent. A notre arrivée la maison est bien remplie : ma grand-mère, mes parents, ma tante, mon frère et Vanessa nous y attendent pour partager un bon gratin dauphinois, spécialité de la région. Il était agréable de me ressourcer avec ma famille et de faire des randonnées dans ces montagnes que je n'avais pas vues depuis cet hiver.



Redescendue sur la côte, c'est à St Raphael que nous ferons notre plus beau « fire show » (spectacle de feu). Après le feu d'artifice du 15 Août, devant plus de deux cent personnes et la police qui nous ont applaudis et congratulés. C'est la seule fois du voyage où nous avons craché du feu. Le pétrole étant mauvais pour la santé on a décidé d'arrêter. Boze, un de nos amis roumain a perdu sept dents à force de cracher, tandis que Charlie, un ami qui en a fait son métier, en est à sa troisième infection pulmonaire... ça fait réfléchir !

Jour 27. Italie – Aux environs de Genova (Gênes)

Nous quittons la famille Granier à regret et reprenons la route après le déjeuner. Nous ne savons pas à quelle heure nous prendrons notre prochain repas...

Deux polonais de notre âge qui sont allés claquer tout leur fric à Saint Tropez nous emmènent en Italie. Comme tous les conducteurs que nous avons côtoyés, ils sont impressionnés de savoir que l'on va jusqu'à Istanbul en stop, et trouve ça très courageux. La question fatidique, qui revient dans chaque nouveau véhicule : qu'en pensent vos parents ?



Doc explique que sa mère y est opposée tandis que mes parents m'encouragent, non sans inquiétude. Ne dit-on pas que « les voyages forment la jeunesse » ? Après avoir emprunté la magnifique route côtière de Saint Raphaël à Menton, et avoir fait des pauses plage à Cannes puis Monaco, nous passons enfin la frontière italienne. C'est à Gênes que l'on s'installe pour passer la nuit. Piotreck, le jeune premier au physique de rêve dort seul dans la voiture pendant que Michal l'ancien joueur de football professionnel qui a bu trop de bière prend deux places dans la tente. Il nous propulse contre les parois. Les deux compères reprennent la route à cinq heures du matin en nous laissant seules sur l'aire d'autoroute déserte.

Jour 28. Italie – Padova (Padoue)



En partant, les garçons ont laissé à côté de la tente deux parts de pizzas de la veille. Nous les dévorons en guise de petit déjeuner, à l'ombre d'un camion car le soleil est déjà fort. Cap sur Venise ! Mais le stop en Italie est aussi difficile qu'en Espagne : la drogue étant omniprésente dans le pays, les gens ont peur ! A la nuit tombée et après une journée de

voyage, nous nous établissons à Padova à seulement cinquante kilomètres de Venise. Le vieux centre-ville est très calme, et la Prato della Valle qui est parait-il la plus grande place d'Europe ne nous semble être qu'un parc étrangement entouré d'un canal. Nous faisons la rencontre de Wallid, un immigré tunisien qui nous montre un endroit « parfait » pour dormir, soit disant à l'abri des moustiques (alors qu'on est à côté d'un plan d'eau) et du soleil...

Jour 29. Italie - Venise

...Sept heures trente le soleil nous frappe de plein fouet, il fait environ 40°C dans la tente mais ça n'a pas l'air de déranger les moustiques gavés de notre sang ! Nous déclarons forfait devant la puissance de la nature et reprenons la route pour Venise. Arrivées dans la ville des amoureux sous une chaleur harassante, on marche plus de deux heures dans le dédale des ruelles avec nos sacs à dos que je jetterais bien dans l'eau. C'est beau mais dur ! En arrivant à la Place San Marco, Doc se rend compte que notre bombe lacrymogène a explosé dans son sac. La malheureuse y plonge ses mains pour récupérer ses affaires, ce qui lui provoque piqûres et brûlures... Pendant qu'elle tente de nettoyer ses affaires je mets en pratique l'une de mes activités favorites, m'asseoir et observer. A ma gauche un orchestre de violonistes joue le répertoire complet de Vivaldi devant une foule de mélomanes enchantés. Des Quatre saisons à l'Estro Armonico, le son des violons s'envole et résonne contre les parois du Palais des Doges, se faufile entre les badauds qui sortent de la Basilique St-Marc et les centaines de pigeons qui picorent les miettes jetées par les enfants, puis va mourir sur l'eau de la lagune. Les gondoles vides qui sont attachées à des poteaux en bois rongés de mousse verte se cognent entre elles à cause des vagues provoquées par les taxi-bateaux. On retrouve par hasard deux autostoppeurs russes blonds comme les blés croisés la veille sur l'autoroute et décidons de ne pas se séparer pour la nuit. Spectacle de feu sur la place San Marco, puis nous rentrons clandestinement dans un camping à Venezia Mestre pour pouvoir se doucher et dormir, à la belle étoile.



Jour 30. Italie – Cervia



Réveil avec des colonies de fourmis sur le corps, il fait incroyablement chaud ! Nos nouveaux amis se dirigent vers le Nord, tandis que nous prenons la direction du Sud de l'Italie, qu'on ne connaît ni l'une ni l'autre... Nous n'irons finalement pas très loin : à Cervia sur la côte Est, véhiculées par le camping-car aménagé de Frenkie, un toxicomane héroïnomanie de quarante ans qui en paraît dix de

moins. Il essaye de décrocher. Il est maigre à faire peur et semble tourmenté, tirailé par l'absence de drogue, mais sa façon de parler, son sourire et son calme nous rassurent. Nous décidons de rester avec lui et d'aller ensemble à un festival de jonglage qui se déroule à Ferrara deux jours plus tard. Après avoir parlé de sa vie, de sa famille et de ses expériences, il avoue timidement que notre présence lui plaît, lui qui n'a que de mauvais amis qui le tirent vers le bas. Le manque l'empêche de dormir, il joue au basket toute la nuit sur le terrain qui jouxte le parking en herbe où on a établi notre camp de fortune.

Jour 31. Italie – Cervia

Il fait bien trop chaud pour pouvoir faire quelque chose de constructif. Frenkie est resté au camp avec nos affaires, Doc et moi allons nous baigner dans la mer Adriatique qui est plus que sale. Quand on pense que les magnifiques îles croates se trouvent à quelques kilomètres ! Le



corps rafraîchi, nous décidons de dévaliser un supermarché de ses boîtes de conserves qu'on ramène dans le camping-car de Frenkie. A notre retour ce dernier m'annonce tout penaud qu'il est allé à Ravenne (ville comme Bologne où la drogue est très présente) pour acheter de l'héro. Il a peur de ma réaction comme un enfant annoncerait à sa maman qu'il a fait une bêtise. Mais que puis-je lui dire à part que c'est un type bien qui finira par mourir d'une overdose ? Il le sait... Nous dormons dans son van pendant qu'il passe la nuit à sniffer, fumer et se shooter provoquant, selon Doc, nuisances sonores et odorantes.

Jour 32. Italie – Ferrara

Départ pour Ferrara en stop car Frenkie qui s'est drogué toute la nuit n'est plus qu'une larve. « Never trust a junkie... ». Malheur, les boîtes de conserves achetées la veille pèsent une tonne ! Embarrassé il nous en rachète quelques-unes mais c'est tout de même plus de cinq kilos qui s'ajoutent à mon sac à dos déjà trop lourd ! Nous sommes déposées vers vingt-trois heures, par un conducteur qui a « maté » les cuisses de Doc toute la durée du trajet. C'est la fête dans la ville qui a pris pour l'occasion une allure médiévale. Nous sommes trop épuisées pour y participer, préférant poser la tente en bordure de l'enceinte.

Jour 33. Italie – Ravenna (Ravenne)



Ferrara : La ville ancienne est superbe, le festival d'artistes de rue génial, les spectacles sont bien rodés et les applaudissements fusent. Aux quatre coins du centre-ville, de la cathédrale Saint Georges au Château d'Este, se trouvent des musiciens et des jongleurs professionnels. Mais nous voulons quitter l'Italie. Il fait trop chaud pour pouvoir être actifs la journée, entre 40

et 45°C, et on ne trouve pas le dépaysement recherché. Nous décidons donc de reprendre notre chemin à minuit, une seule solution : le train où l'on monte clandestinement. Cinq minutes plus tard, le contrôleur nous tombe dessus et nous demande de descendre à la prochaine station... Ravenna ! Après tout ce que Frenkie nous a dit sur cette ville où les parcs servent aux toxicomanes pour se piquer à l'abri des regards, rien que le nom nous donne des frissons. Mais le contrôleur ne veut rien entendre, il nous met dehors à deux heures du matin dans cette ville que nous ne connaissons pas. On trouve finalement un petit parc résidentiel où la nuit se passe sans encombre. Ouf !

Jour 34. Italie – Brindisi

Lever sept heures trente, nous voulons rejoindre la Grèce au plus vite. A neuf heures, il fait déjà très chaud mais nous poursuivons notre chemin sans nous décourager. A midi lorsque



le soleil est au zénith, il est si fort que la peau de mes bras brûle. Au sens propre : comme une omelette fait des bulles à la cuisson... ! Nous passons la journée à faire du stop pour Brindisi qui se trouve dans le talon de la botte italienne. Plus on avance plus la terre est rouge à perte de vue, palmiers rachitiques, bougainvilliers, cactus, oliviers... On se rapproche de l'Equateur !

Marco nous permet de parcourir plus de

trois cent kilomètres dans son camion. Il nous dépose à bon port à dix-neuf heures quinze, près d'un supermarché car notre dernier repas remonte à plus de vingt heures et à plus de six cent kilomètres ! Grâce à lui nous sommes accueillies dans un vestiaire de foot. Mais après avoir pris notre douche le vestiaire se révèle être un véritable cauchemar : humidité + chaleur + moustiques + araignées... LA TOTALE. Nous dormirons finalement dehors...



Jour 35. Grèce – Corfou - Paleokastritsa



Nous quittons l'Italie pour la Grèce ! L'argent gagné grâce au jonglage nous permet de payer le ferry dont on négocie le prix au rabais. La traversée de la mer Ionienne se passe sans encombre et nous débarquons à Corfou à la nuit tombée ; parfait pour un spectacle. Comme d'habitude, les touristes et les autochtones nous prennent en photo et en vidéo quand je me fais alpaguer par

Romain, un jeune mal rasé qui tient un gros appareil photo Reflex à la main. Un français en quête d'aventures qui nous invite dans son van aménagé qu'il va garer à Paleokastritsa de l'autre côté de l'île, selon lui un endroit paradisiaque. Nous discutons de voyages et de photos puisque monsieur est photographe, tout en mangeant de la pastèque et en buvant de la bière bien fraîche. En quête d'ombre pour le lendemain matin, nous allons poser la tente sur le parking d'un monastère dans la montagne, laissant Romain dormir dans son van en pleine chaleur.

Jour 36. Grèce – Corfou - Roda



Au réveil, les cars touristiques manquent de nous écraser : nous sommes la curiosité ! Endormies sur le parking, tous nous regardent abasourdis et Billy un sénégalais qui vend des statuettes africaines en Grèce (non il n'y a rien de logique) rit à gorge déployée en voyant la tente ainsi posée. Après une courte visite du monastère rempli d'icônes et autres objets religieux on se rend à la crique toute proche : Romain avait raison, elle est magnifique ! Des touristes anglais nous prêtent masques et tubas pour aller admirer les rochers, grottes, étoiles de mer, poissons multicolores et autres oursins géants... Le tout dans une eau chaude et turquoise... géniale ! Enfin on rejoint Billy. Il nous a invitées à manger du yassa, un plat sénégalais qu'il a lui-même cuisiné, et à rester chez lui pour dormir.

Jour 37. Grèce – Corfou – Roda

Billy nous a préparé un mafé pour le déjeuner. Nous dégustons son merveilleux plat tout en discutant de sa vie au Sénégal. Il n'a jamais voulu aller à l'école et est analphabète. Il vit aujourd'hui avec sa sœur en Italie, à la frontière Suisse, et passe tous ses étés à travailler à Corfou. Nous l'aidons ensuite à vendre ses statues africaines et ses arcs indous à Roda, dans le Nord de l'île. Le ventre rebondi dépassant d'un « marcel » trop court, un pantalon multicolore, des sandales en cuir et une grosse chaîne en or accrochée autour du cou, c'est un vendeur incroyable ! Connu de tous, Billy parle sept langues et son bagou est du tonnerre. Il gagne bien sa vie, mais ferait sûrement fortune au château de Versailles !



Jour 38. Grèce – Corfou – Kerkira



On quitte Billy qui souhaiterait bien nous garder, en lui promettant de revenir le voir très vite. Sur la route de Kerkira, un anglais qui nous a prises en stop essaye de nous convertir : « I believe in Jesus Christ, you have to read the Bible and travel with a message, Go Jesus !! », puis un grec nous demande ce qu'on est prêtes à lui faire pour nous transporter. Ah ! Les aléas du stop... Nous arrivons enfin à destination où l'on passe la soirée avec trois jeunes grecs à rigoler, jongler et jouer aux cartes avant de dormir dans un parc dominant la mer.

Jour 39. Grèce – Patra



Le ferry pour Igoumenitsa, le continent, nous coûte neuf euros seulement au lieu de vingt : on est devenues des « pros » de la négociation ! Contre toute attente, le commandant de bord nous invite à tenir la barre et à prendre des photos avec lui sous le regard envieux des touristes. Notre but est d'aller en Crète sans passer par Athènes où se déroulent de violentes manifestations à cause de la situation

économique du pays. Un couple de vieilles personnes nous avance de quelques kilomètres et nous glisse un billet de vingt euros dans la poche à la mémoire des romans de Marcel Proust dont le vieux monsieur cite quelques passages dans un français plus que correct ! Escale à Patra dans le nord du Péloponnèse, après avoir parcouru plus de trois cent kilomètres. Constat d'une journée de stop en Grèce : villages à l'abandon, paysages très sales avec de nombreuses décharges, végétation aride dont le feu a ravagé des collines entières, mer Ionienne magnifique dont l'eau est bleue turquoise, nombreux panneaux solaires sur les maisons (j'apprendrais par la suite qu'il s'agit de chauffe-eaux solaires). Nous dormons sur les transats d'une plage aménagée, le bruit des vagues en fond sonore et le ciel étoilé au-dessus de la tête.

Jour 40. Grèce – Kalogria

Lever du soleil sur la mer, en route pour la Crète où l'on espère passer la nuit. Sur une route nationale à l'allure de Route 66, une voiture s'arrête. A son bord Alexandre, un franco-grec et son père qui arrivent à nous convaincre de venir dans leur petit paradis. Une plage de sable fin qui s'étend sur des kilomètres, bordée d'un côté par une eau turquoise et de l'autre par la plus grande forêt de pins parasols d'Europe. On se lave dans la mer en se frottant avec du sable, ce qui nous fait éclaircir la peau que la pollution et les gaz d'échappement nous avaient assombris. Puis la famille nous invite à participer à la fête de la Saint Alexandre. Les grecs sont très croyants, et les fêtes sont plus importantes que les anniversaires dans le pays. La taverne familiale est remplie. La grand-mère de quatre-vingt-douze ans et les tantes ont préparé des plats typiques délicieux : tsatsiki, pasticcio, salades grecques, feta et j'en passe. Le vin coule à flot et les musiques et danses typiques nous ravissent. Doc et les autres s'étant dégonflés, Alex et moi prenons un bain de minuit digestif puis nous séchons autour d'un gros feu de camp avant de nous endormir au lever du jour.



Jour 41. Grèce – Kalamata

Réveil à quatorze heures trente pour notre dernier déjeuner avec la famille franco-grecque qui ne veut pas nous laisser partir. Nous aimerions rester mais la Crète nous appelle. Le stop se passe relativement bien en Grèce. Seules les routes abîmées sont un frein à notre avancé.



Un homme d'âge mur insiste pour partager son dîner avec nous, keftedes (boulettes de viande grecques), œufs durs et pain, avant de reprendre la route. Arrivées à Kalamata, à l'extrême sud du Péloponnèse vers vingt-deux heures, on s'endort sur des transats après avoir jonglé avec du feu devant les vacanciers éberlués.

Jeudi 1^{er} Septembre 2011. Jour 42. Grèce – Kalamata

Nous entrons dans le mois de Septembre. Petite pensée « nostalgique » pour mes amis qui ont repris les cours ou le travail. A sept heures quarante-cinq tapante, l'albanais qui la veille nous a donné la permission de dormir sur sa plage privée tape dans ses mains pour nous faire déguerpir. J'ai connu meilleur réveil... Andreas, un grec hippy qui a passé trois mois dans la jungle thaïlandaise où il y a perdu vingt-cinq kilos nous emmène dans une agence de voyage puis chez lui. Il n'y a qu'une seule traversée Kalamata - Crète par semaine. On doit donc attendre jusqu'à Samedi. Nous restons coincés une heure derrière un troupeau de moutons avant d'arriver chez Andreas. Il habite une maison sympathique en plein de cœur de la campagne, à vingt kilomètres de la ville. L'air y est pur et le calme apaisant malgré les paysages désolés. On échange durant de nombreuses heures sur le sens de la vie, l'énergie de chacun et la Thaïlande qu'il connaît bien et qui est notre prochaine destination.



Jour 43. Grèce – Kalamata



Andreas parti travailler, nous en profitons pour faire une lessive : la dernière remonte à Lalley, c'est-à-dire à trente-trois jours ! Impressionnant, mais on n'empeste pas tant que ça... Coucher de soleil sur la mer, on ne s'en lassera jamais tant c'est beau. Nous rejoignons des amis à Yalova où l'on fait la rencontre de Yanne, un rasta français de cinquante ans qui a quitté la France à dix-

huit. Ses dreads lui arrivent jusqu'aux fesses. Il nous raconte la vie de Bob Marley qu'il connaît par cœur et nous discutons de reggae toute la nuit. On quitte le Péloponnèse demain, ils veulent tous nous garder mais la route nous appelle encore. On leur promet de se revoir l'année prochaine. Il est une heure du matin, il fait 20°C et le ciel est constellé d'étoiles...

Jour 44. Grèce – Dans le ferry entre le Péloponnèse et la Crète

Nous accompagnons Andreas faire une livraison de ciment à des clients qui nous accueillent à bras ouverts : parents et grands-parents (mamie : yaya et papi : papou). Ledit papou essaiera de me frapper parce que je ne comprends pas ce qu'il me dit ... en grec ! On se rend sur le port au soleil couchant. Le pays est superbe, les paysages magnifiques mais la pollution et la saleté me désolent vraiment. Ils sont en train de pourrir leur territoire, de le tuer à petit feu et ça m'attriste. Nous qui nous baladons avec mon cendrier de poche et ramassons les déchets dans la mer et sur la plage... La protection de l'environnement bon sang ! On embrasse l'unique dread d'Andreas pour nous porter chance et montons dans le ferry laissant derrière nous un Shaman... Dix heures de bateau allongées sur des sièges couchettes des plus inconfortables. Arrivée le lendemain à six heures trente où un ami d'Andreas rencontré en Thaïlande doit nous héberger.



Jour 45. Grèce - Crète – Chania

Nous abusons de l'hospitalité du ferry pour dormir jusqu'à huit heures trente, après quoi ils nous mettent gentiment dehors. On attend alors Panos l'ami d'Andreas allongées par terre devant le port... pendant trois heures sous le soleil, le vent et la poussière. Une voiture s'arrête et un vieux monsieur nous tend deux brioches par sa fenêtre à demi ouverte. Sans mot dire, sans rien attendre en retour, il repart en silence comme un ange... Un geste simple mais qui emplit le cœur d'espoir dans notre monde de vitesse et d'indifférence... Panos ne répond pas aux messages. La brioche engloutie on décide de parcourir les quarante kilomètres qui nous séparent de Chania, sa ville de résidence. Nous le retrouvons enfin et allons dans la maison qu'il nous prête pour une durée « illimitée ». A dix minutes à pied de la rue principale qui longe la mer, une petite bicoque de trente mètres carrés remplie de



souvenirs d'Inde et de Thaïlande. Les murs n'y sont pas droits, le parquet en bois craque et la poussière recouvre tout de deux centimètres. Mais c'est un havre de paix où les moustiques ne pénètrent pas grâce au gros eucalyptus qui encombre le petit jardin. Insecticide naturel, que nous apprécions grandement.

Lundi 5 Septembre – Mercredi 7 Septembre. Jour 48. Grèce - Crète – Chania



Les jours défilent car nos journées sont bien rodées : lever vers onze heures quand Panos vient petit-déjeuner avec nous avant d'aller travailler, puis on nourrit Ka et ses 3 chatons. Ensuite stop jusqu'au trafic-lights (grand carrefour de feux rouges où nous côtoyons les laveurs de vitres albanais) pour jongler entre les voitures pendant trois ou quatre heures, sous le soleil. Heureusement

la mer est à cinq minutes, des pauses plages nous rafraichissent et nous évitent le « coup de bambou » (terme familial désignant l'insolation). C'est à la tombée de la nuit, quand il n'est plus possible de voir les balles qu'on prend la route de notre deuxième travail avec notre butin de l'après-midi. En moyenne soixante euros, en pièces de deux euros à dix centimes que nous échangeons dans les petits supermarchés en faisant le bonheur des commerçants. C'est au vieux port que nous retrouvons nos amis : Sandra et son copain les cracheurs de feu, un groupe de sous-mariniers français en escale sur l'île, les rabatteurs de boîtes de nuit, les serveurs des restaurants et les petits gitans qui vendent des fleurs aux touristes... L'ambiance est à la fête : spectacles de feu, mîmes et jonglage jusqu'à ce que Panos vienne nous chercher quand il a fini son travail vers minuit. Il a acheté des pitas, le meilleur sandwich de tous les temps, et des bières pour terminer la soirée. Doc et moi nous endormons généralement à trois heures du matin pendant que Panos danse sur de la « rave » faisant grincer le parquet. Il a quarante-quatre ans et c'est un mec en or !!

Jour 49. Grèce – Crète - Paleochora

Ce matin nous quittons Panos pour aller explorer le sud de l'île qui est, nous a-t-on dit, plus sauvage. Il est triste d'être abandonné, habitué à notre présence et nous à la sienne, ce fut une de nos plus belles rencontres ! Après avoir été déposées sur l'autoroute par une Peugeot 206 décapotable, nous sommes invitées à déjeuner dans un petit village de montagne par notre stoppeur. Sa maman de quatre-vingt-six ans a les doigts épais d'une femme qui a travaillé toute sa vie et est voutée. Ses cheveux blanc tirés en chignon contrastent avec les vêtements noirs portés pour le deuil de son mari. Elle nous offre du Muscadet fait maison et prépare le déjeuner sans accepter l'aide que je lui propose. Les quelques mots grecs appris nous permettent de lui dire que son repas est délicieux, révélant ainsi un sourire édenté et des yeux humides. Nous reprenons la route avec le reste des spanakopita (feuilletés grecs aux épinards) soigneusement emballés par la vieille femme, et nous les dégustons à la nuit tombée sur la plage de Paleochora. C'est dans cette ville du Sud-Ouest de la Crète que l'on passera une de nos pires nuits, installées sur des transats un vent terrible nous empêchant de fermer l'œil et de nous reposer.



Jour 50. Grèce – Crête – Chania

Le soleil succède au vent pour nous éviter de dormir. A neuf heures nous prenons la route de Hierapetra au Sud-Est de la Crête, autant dire très loin. Les voitures se font rares de ce côté de l'île, la seule solution est de marcher de villages en villages mais il fait déjà plus de 25°C. Par chance un scooter s'arrête et l'âme généreuse, je laisse la place à Doc qui emporte les sacs à dos. Allégée je reprends la route quand une voiture d'allemands me propose gentiment de me déposer. Au fil de la discussion, je comprends qu'ils ont prévu de faire une randonnée au départ du prochain village qui se trouve à trois kilomètres. Endroit même où Doc m'attend. J'approuve, leur expliquant que je suis originaire des Alpes et que j'aime aussi beaucoup marcher en montagne...



Mais c'était avant de me rendre compte que j'avais oublié mon appareil photo dans leur voiture ! Avant d'avoir à dévaler la montagne en tongs sous le regard ahuri des marcheurs ! Et bien avant de devoir la remonter me jurant d'arrêter de fumer ! Deux heures plus tard, le souffle repris, la frayeur passée et l'appareil photo retrouvé nous reprenons notre marche en tendant le pouce vers les rares véhicules de passage. Mais au bout de vingt minutes un habitant nous fait clairement comprendre qu'il est impossible d'aller à Hierapetra par le Sud et qu'il faut retourner à Chania pour prendre l'autoroute... En manque de sommeil, harassées par la chaleur et dépitées de cette nouvelle nous décidons de retrouver Panos qui nous accueille à bras ouverts !

Jour 51. Grèce – Crête – Chania

Journée comme les autres à Chania, jonglage aux carrefours et spectacles de feu au vieux port. Nous mangeons nos pitas chez Sulla et Vassili, les voisins de Panos, en discutant des manifestations qui paralysent Athènes et des problèmes économiques de la Grèce. Notre hôte décrit son pays comme étant l'« India of Europe » et pense que ce sera de mal en pis. Son salaire a déjà nettement baissé tandis que les produits de consommation courante sont en hausse constante. Le litre de diesel coûte un euros soixante et celui de sans plomb 95 atteint deux euros dans la plupart des pompes à essence de l'île. C'est autour de bières locales nommées Mythos que nous nous inquiétons de l'avenir du pays et de ses habitants, quand Panos crie « Gia Mas ! » (Santé) pour nous ramener au moment présent et profiter de notre dernière soirée ensemble. Nous trinquons tous en nous promettant de nous revoir très vite en Grèce, en France ou en Thaïlande.



Jour 52. Grèce – Crête – Hierapetra



Ce matin, véritables adieux à celui que l'on a surnommé « Oncle Panos ». C'est un moment difficile pour tous, mais nous nous sommes déjà trop attardées dans son coin de paradis. Mal rasé, le front suant et la clope au bec, il nous sert maladroitement dans ses bras puis part sans se retourner. Journée de stop à travers de magnifiques montagnes, on arrive à Hierapetra à la nuit tombée. La tente nous

protège du vent qui sévit toujours. Les sardines que nous avons laissées à Mael (voir jour 10) par soucis de poids auraient été très utiles tant les bourrasques soulèvent notre maison en toile.

Jour 53. Grèce – Crête – Vai

Départ pour la palmeraie de Vai, à l'extrême Nord-Est de l'île. Déposées par des touristes anglais, nous sommes déçues par l'étroitesse de la plage de sable fin malgré sa beauté. Entourée de deux falaises, elle est bordée d'un côté par une immense forêt de palmiers et de l'autre par une mer cristalline. La plage étant remplie de « blaireaux », nous



décidons d'escalader l'une des falaises vers un endroit plus calme. On n'est pas déçues : après avoir glissé sur une roche friable escarpée et s'être planté des chardons dans les pieds et dans les mains nous arrivons à une petite crique quasi inaccessible où nous dérangeons deux nudistes qui croyaient avoir trouvé le paradis. On s'étend à même les gravillons (pas de sable fin ici) telles des Robinsons jusqu'à ce que le soleil décline. Enfin, après avoir re-glissé sur cette roche friable escarpée et s'être re-planté des chardons dans les mains et dans les pieds nous retrouvons la civilisation et Yannis un serveur du seul restaurant local qui a proposé de nous héberger. Invitées à dîner dans une taverne, je me délecte de tentacules de poulpe cuites au feu de bois tandis que Doc, ayant mangé trop de cacahuètes, a du mal à terminer ses légumes farcis. Une fois rentrés, Yannis qui s'est mis à l'aise dans un « marcel » blanc moulant son torse velu, s'affale devant la télévision nous laissant gentiment son lit pour la nuit.

Jour 54. Grèce - Dans le ferry entre la Crête et Santorin

Yannis veut lui aussi nous garder listant les intérêts de la région, mais route oblige nous le quittons de bonne heure. Arrivées à Heraklion tant bien que mal, nous devons attendre cinq heures du matin, heure du départ du ferry. Doc et moi passons l'après-midi à déambuler dans la ville : le port de plaisance dont vous avez peut-être une photo de carte postale en



tête, les deux squares les plus connus « Lion square » et je ne me rappelle plus du nom de l'autre... avant de retourner au port, où nous faisons la connaissance de deux voyageurs espagnols. Après avoir échangé idées et conseils de voyage, nous dormons deux petites heures à même le sol et embarquons enfin sur le ferry pour pouvoir sombrer dans les bras de Morphée, allongées sur des banquettes sales.

Jour 55. Grèce – Santorin – Oia

Arrivées à Santorin à huit heures trente, la vue offerte depuis le bateau me laisse sans voix. Née d'une éruption volcanique et la mer s'étant engouffrée dans l'immense cratère, l'île tombe à pic dans l'eau. Les villages blancs perchés au sommet des falaises sont semblables à de la neige. A peine débarquées, un indou propose de nous conduire, mais crève un pneu de sa Citroën C3



peu après, et nous laisse sur le bord de la route. Nous nous rendons à Oia au nord de l'île qui, paraît-il, est la plus jolie ville : on assiste alors à un spectacle des plus drôles. Les cars de touristes affluent, lâchant les moutons (les touristes) dans la ville avec des T-shirt numérotés pour mieux les compter. Ils nous regardent comme des extra-terrestres avec nos sacs à dos rafistolés et nos bâtons de feu... Depuis le début du voyage les gens les ont pris pour des béquilles, des cannes à pêche, des perches pour tourner des films, des armes de guerre, des bâtons de majorette, de karaté, de randonnées, de ski et j'en passe... Devant cette richesse touristique apparente, nous laissons nos sacs dans la rue à la portée de tous pour pouvoir visiter sans encombre. Cinq heures durant, nous déambulons dans les ruelles, entre les maisons d'un blanc immaculé et leurs coupoles bleues, et admiront la vue qui s'offre à nous. L'heure du coucher de soleil sur la mer approchant, Doc et moi cherchons un emplacement correct pour l'admirer. Cet endroit de l'île étant très réputé, impossible de trouver un mètre carré de libre. Seule solution, escalader une grille pour rentrer clandestinement dans une maison à l'abandon qui domine la mer. Grandiose, majestueux, à couper le souffle... La lumière rosâtre illumine les façades des maisons blanches créant une atmosphère exceptionnelle. Les plusieurs centaines de personnes présentes applaudissent et nous nous joignons à elles pour remercier la nature de nous avoir offert pareil spectacle. C'est le cœur en joie que l'on rejoint Panos, un barman qui nous a offert son toit pour la nuit. L'allure « baba cool », la barbe hirsute, les oreilles percées à plusieurs endroits et le mot pour rire, nous passons une agréable soirée dans une maison blanche à toit plat. Il fait très froid, je suis toujours en tongs et n'ayant pas de pull je me suis enveloppée dans mon paréo. Nous nous endormons dans le même lit, tous les trois têtes bèches vers cinq heures du matin.

Jour 56. Grèce – Dans le ferry entre Santorin et Kos



Nuit encore courte. Nous allons visiter la plage de sable rouge au Sud de l'île. Impressionnante ! Les falaises de lave rouge tombent jusqu'au rivage noir dans la mer bleue claire. C'est beau mais bondé de monde, ce que je déteste. Nous nous rendons alors à l'extrême Sud pour admirer le coucher de soleil de l'autre pointe de l'île (Santorin à une forme de croissant, Oia étant à la pointe Nord). Le couple de

touristes chinois avec lequel on est monté nous mitraille de photos. Arrivées sur zone, je suis Doc sur le plus haut sommet pour admirer un soleil rouge virant au rose, plonger dans la mer... Il souffle un vent glacial et nous sommes toujours en tongs et en T-shirt. Le soleil couché, nous redescendons dare-dare la falaise pour trouver un véhicule. Il n'y a pas âme qui vive de ce côté de l'île et n'ayant pas de vivres nous ne voulons pas dormir ici. Je tente ma chance auprès d'un couple de jeunes américains, effrayés et paniqués par ma requête, se demandant si je ne suis pas dangereuse et si je ne vais pas les agresser... Je les supplie pendant dix minutes dans un « franglish » convaincant, en leur montrant le chemin parcouru depuis Paris, tracé au feutre sur notre carte de l'Europe. A contre cœur, le couple finit par accepter. Mais très rapidement nous les mettons à l'aise et rions ensemble des films américains où les autostoppeurs sont tous des assassins. Déposées à Thira, la capitale, deux allemands d'une cinquantaine d'année nous alpaguent du haut de la terrasse d'un restaurant de luxe. Ils veulent nous inviter à dîner. Cela fait un peu mauvais genre, mais tant pis nous sommes affamées ! Poissons grillés, glaces et autres mets délicieux, nos hôtes nous gâtent sans rien attendre en retour. Nous emportons les restes dans notre sac, et c'est le ventre plein que l'on se rend au port. Le ferry part à une heure du matin, direction notre dernière île grecque : Kos. Billets achetés soixante euros chacun sans négociation possible, ce sera la plus grosse dépense de notre voyage.

Jour 57. Grèce – Kos

La nuit passée par terre sous la climatisation trop forte n'arrange pas mon mal de gorge naissant. Débarquées à six heures trente : c'est le meilleur moment pour admirer le soleil se lever sur la mer avant de chercher un endroit où finir notre nuit. Cette île est sale. « C'est parce qu'elle borde les côtes turques » se dit-on en plaisantant, impossible donc de se poser dans un



parc. Tant pis, nous décidons d'aller aux Hot Springs (sources d'eau chaude dans la mer) dont on nous a parlé à Santorin. Seulement, si tôt le matin il y a peu de voitures et les passants à qui nous demandons la direction se gaussent de savoir que l'on veut y aller en stop. S'ils savaient... Je me fais alors interpellé par un grand et fin personnage à l'allure

dégingandée, le crâne luisant comme celui de M. Propre, les yeux écarquillés et la bouche grande ouverte de quelqu'un qui articule de manière exagérée. Il a une casquette bleue vissée sur la tête et un K-way militaire trop grand qui jure avec son short taille S. Yourgos est autrichien. Il est tombé amoureux de l'île où il passe ses vacances depuis plus de vingt ans avec sa femme et plus récemment ses enfants. Cette année il est venu seul, mais a retrouvé son hôtel et son scooter de location rouge qu'il présente avec fierté. Très bavard, il nous parle pendant plus d'une heure de la culture grecque puis nous emmène chacune notre tour aux Hot Springs sur son Vespa rouge. La route est envahi de biquettes que l'on peut caresser tant elles s'approchent de nous. L'eau de la source à 49°C provient d'une île volcanique se trouvant en face et « pue » le soufre (odeur d'œuf pourrit). Il paraît cependant qu'elle a des vertus bénéfiques donc j'y reste la journée pensant soigner ma maladie. Grave erreur ! En fin d'après-midi, Yourgos insiste pour nous inviter à dîner dans sa taverne préférée. Il fait le service, installe, débarrasse notre table et discute avec tous les clients pendant que nous mangeons du calamar frit et autres spécialités du pays. Nous nous endormons sur des transats pour notre dernière nuit dans ce magnifique pays qu'est la Grèce, la voie lactée au-dessus des yeux et le bruit des vagues comme berceuse.



Jour 58. Turquie – Bodrum

Yourgos vient nous chercher pour le petit-déjeuner et ses bavardages nous font presque rater le ferry. Il reste seul sur le quai à faire de grands signes d'adieux jusqu'à ce qu'il soit aussi petit qu'une fourmi, puis disparaît. Il est sans doute le personnage le plus atypique que l'on ait rencontré durant ce voyage et j'espère le revoir en Autriche ! Le personnel du bateau rit de nous voir embrasser le drapeau grec et nous leur expliquons que nous ne voulons pas quitter le pays. Mais il ne nous reste que deux semaines pour rejoindre Istanbul... C'est à Bodrum qu'Emre nous accueille à la place de Tolga, le Couchsurfeur qui nous a fait faux bond la veille (Couchsurfing : Réseau d'hospitalité sur Internet). Surprise, notre « nouvel ami » nous emmène chez un turc de quarante ans ne parlant pas anglais et qui est censé nous héberger. Hors de question lui dit-on, préférant dormir dehors. Gêné, Emre nous invite alors dans la maison où il vit avec ses parents, nous promettant une chambre pour la nuit. C'est la veille de la fête de la circoncision de son petit frère, il y a beaucoup de monde. Les hommes de la famille et les amis sont réunis autour d'un barbecue où nous sommes conviées, pendant que les femmes restent en cuisine pour préparer les plats. Nous trinquons à coup d'Efes, la bière locale, et de raki en mangeant du poulet grillé, du riz et des légumes. L'ambiance est détendue, Doc fait un spectacle de feu sous les applaudissements de l'assemblée. Nous discutons et rions tous ensemble. Mais soudain la maman d'Emre change



de ton et nous demande de nous réveiller à cinq heures le lendemain pour l'aider à préparer la fête. A deux heures du matin c'en est trop, heureusement un ami de la famille nous propose gentiment de nous accueillir pour la nuit afin que nous puissions nous reposer...

Jour 59. Turquie - Aydin

... jusqu'à treize heures, après quoi nous sommes mises dehors. C'est en faisant du stop pour le centre de Bodrum que Doc oublie sa sacoche dans la voiture. Affolée, j'appelle une dizaine de fois sur le portable de cette dernière jusqu'à ce que le conducteur réponde et me dise qu'il la ramène. Surprises par son élan d'honnêteté, nous le remercions du fond du cœur et le turc repart tout sourire... Evidemment ! Le malpropre a fouillé dans la sacoche et a pris tout l'argent ! Les quatre-vingt-dix euros de la bourse (l'argent gagné en jonglant) et cent cinquante euros de Doc. Dépitées par la journée d'hier et le début de celle-ci nous décidons de fuir cette ville et d'aller à Pamukkale, un site naturel classé au patrimoine mondial de l'UNESCO que je veux absolument visiter. Habituees aux autoroutes (qui sont rares dans ce pays) on ne s'est pas rendu compte de la distance qui nous séparait de Pamukkale. A la nuit tombée nous sommes dans la voiture d'une famille turque ne parlant pas un mot d'anglais. Quatre à l'arrière, Doc est sur mes genoux et les bagages sont fixés sur le toit grâce à des tendeurs. Ne comprenant pas que l'on veut juste trouver un parc où dormir, la famille nous amène dans un hôtel de luxe dans la grande ville d'Aydin. Les réceptionnistes à qui nous avons raconté notre mésaventure de l'après-midi nous recommandent d'aller voir la police... « Police will help you ! ». Mais une fois au poste le cauchemar se poursuit. Les policiers parlent anglais comme je parle sri-lankais et semblent trouver amusant de nous voir dépitées, affamées et épuisées. Nous leur racontons l'histoire deux cent cinquante-huit fois et leur demandons à manger trois cent quarante-cinq fois car nous n'avons rien avalé depuis vingt-quatre heures. Ils sont généreux en thé ce qui fait du bien à ma gorge enflammée. Deux heures après notre arrivée, un policier parlant un français aléatoire nous rejoint et demande que l'on raconte l'histoire une fois de plus. Doc commence à perdre patience devant l'incapacité des hommes qui nous font face pendant que je m'endors sur ma chaise. Au bout de trois heures ils semblent avoir pris une décision : nous allons dormir dans un refuge pour femmes battues, puis prendre un bus à leurs frais pour aller au commissariat de Bodrum. Au refuge les « gardiennes » voient immédiatement que les policiers nous ont poussées à bout, et nous prennent rapidement en charge. Procédure d'usage : fouille au corps, fouille des sacs et photos de nos visages en manque cruel de sommeil. Il s'agit en fait d'une gardienne de nuit en uniforme, menottes et matraque accrochées à la ceinture, et d'une assistante sociale qui est vingt-quatre heures sur vingt-quatre au refuge. Elles ont une trentaine d'années, le sourire jusqu'aux oreilles mais ne parlent pas non plus anglais. Nous dialoguons grâce au traducteur instantané de Google, et rions des expressions invraisemblables qu'il fait apparaître. Le refuge semble avoir été récemment remis à neuf, les murs sont d'un blanc immaculé, au sol se trouve du faux parquet, les chambres sont spacieuses et lumineuses, la cuisine est bien équipée et les douches et les WC sont propres. Sur quatre étages : vingt chambres, deux salles TV et des bureaux. Seules deux chambres sont occupées. L'une par une jeune de vingt ans qui vient d'accoucher d'un petit garçon et l'autre par une femme de trente-quatre ans qui semble être handicapée moteur. L'assistante sociale dont je ne me souviens plus du nom fait notre lessive car la dernière remonte à seize jours, et nous apporte à manger : œuf au plat, tomates, olives. Un délice ! Ces quatre femmes se connaissent bien, j'ai l'impression d'avoir trouvé une famille ce soir tant l'ambiance est apaisante. Enfin quelques heures après, nous sombrons dans des draps propres.

Jour 60. Turquie – Bodrum

Au réveil j'ai mal aux yeux, signe que la fièvre monte. Nous prenons l'assistante sociale du refuge dans nos bras avant de monter à contrecœur dans la voiture de police qui nous escorte jusqu'au bus. Elle nous regarde partir, touchée mais impuissante. Nous savons pertinemment qu'il ne sert à rien de retourner à Bodrum mais il est impossible de fuir. Nous refaisons donc la route de la veille dans l'autre sens. Le personnel du bus distribue boissons et nourriture, les grosses fesses de la vieille femme assise devant nous nécessitent deux sièges et la petite à notre droite vomit depuis que le conducteur a mis le contact. Les paysages sont arides, les



villages traversés me font penser au Maroc où les animaux broutent les quelques herbes sèches des bas-côtés. Arrivées à destination, Doc et moi nous rendons au commissariat. Les policiers n'y sont pas plus efficaces qu'à Aydin : Je perds totalement mes moyens lorsqu'ils nous demandent de trouver un traducteur français-turc dans la ville... Malade et fatiguée, je suis à bout de force. Doc reste sereine tandis que je veux tuer tous les policiers qui comptent les mouches et me regardent pleurer recroquevillée sur moi-même au lieu de nous aider. Ils appellent finalement un jeune franco-turc, et rebelote nous expliquons l'histoire de A à Z. Le stop, la sacoche oubliée, le turc qui revient nous la rendre et l'argent disparu... Au bout de quatre heures, ils se décident enfin à aller retrouver la boutique du voleur, que nous avons décrite pour y être brièvement passé la veille. Nous grimpons dans la fourgonnette avec le traducteur et deux officiers qui s'amuse à jouer avec le gyrophare et monter sur les trottoirs pour gagner dix mètres aux feux rouge. Par chance nous retrouvons la boutique qui est pour l'instant fermée. Les policiers disent vouloir y retourner le lendemain dans le but de parler au voleur mais le traducteur est honnête avec nous, il y a peu d'espoir. Après quoi nous sommes déposées dans le centre-ville, seules, à la nuit tombée. Au comble du désespoir et devant notre air désolé, un turc d'environ cent kilos nous invite à dîner et nous propose de dormir sur le toit de son hôtel. Une chambre y est aménagée, avec douche et toilettes. C'est plus que nous n'aurions espéré pour ce soir, je m'écroute de sommeil.

Jour 61. Turquie – Selcuk



Il a fait un froid terrible cette nuit, je ne suis maintenant plus qu'une mortevivante tant je suis malade. Le personnel de l'hôtel nous offre gentiment le petit déjeuner, puis Doc et moi nous rendons à la boutique du voleur pour aller faire justice nous-même. Cette idée est saugrenue, mais cette police n'est bonne à rien. Il est là ! Je prends sa plaque d'immatriculation en photo avant d'aller

lui parler. Il nie en bloc, impossible d'en tirer quelque chose. Nous retournons donc au

commissariat pour ajouter le numéro de sa plaque à notre plainte, mais la police a perdu notre dossier, qu'elle retrouve trente minutes plus tard. Cette affaire a assez duré : nous décidons de partir pour Pamukkale dans la voiture d'une canadienne rencontrée la veille à l'hôtel. Elle fait un arrêt à Selcuk pour visiter Ephese, Doc lui donne rendez-vous pour reprendre



la route le lendemain. Ayant une envie pressante d'aller aux toilettes je me rends dans un café dont le serveur, Adnan, comprend que je ne vais pas bien. Il nous offre à manger puis nous emmène à l'hôpital où le médecin ne veut pas m'ausculter prétextant qu'il n'a pas d'ordinateur pour vérifier mon assurance. C'est finalement dans un hôpital privé que l'on me prend en charge. L'infirmière me perfuse deux fois (vitamines, antidouleurs, anti-inflammatoires...) et m'installe une aide respiratoire qui me permet d'imiter parfaitement Dark Vador. Doc est aux petits soins, Adnan nous rend visite après son service avec jus d'orange et gâteaux et j'appelle ma maman dont je n'ai pas entendu la voix depuis deux mois. Ma perfusion goute mal, je la règle seule pendant la nuit énervée de ne pas pouvoir me reposer tranquillement.

Jour 62. Turquie - Izmir

Lorsque j'émerge le lendemain à quatorze heures, le docteur me saute dessus pour que j'appelle mon assurance : il veut être payé ! Après plus d'une trentaine de tentatives, c'est réglé. L'assurance me harcèle maintenant par appels, SMS et Mails pour savoir si j'ai besoin d'un rapatriement. Ma tête fait peur, j'ai des poches noires sous les yeux, des vertiges et des fourmillements dans les mains mais ils nous mettent dehors avec quelques médicaments. Théa la canadienne qui doit nous emmener à Pamukkale se fait attendre... plus d'une heure. Mon téléphone vibre car je viens de recevoir un SMS : un Couchsurfeur vivant à Izmir est prêt à nous accueillir, nous le prenons pour un signe positif. Pamukkale attendra que ma santé soit meilleure. Pour l'heure, nous tendons le pouce en direction d'Izmir la seconde plus grosse ville de l'Ouest turc. Arrivées rapidement à destination je suis surprise par la densité de la population, le va et vient des piétons, le nombre de voitures, les klaxons incessants et les lumières qui clignotent partout dans les rues. Ayant passé plus d'un mois sur les calmes îles grecques, cette pollution sonore et visuelle me frappe de plein fouet ! Nous retrouvons Tarik, trente ans, photographe professionnel et peintre amateur qui nous ouvre son appartement situé à seulement cinq minutes de la mer. Ses œuvres sont accrochées aux murs, un style de peinture abstraite que je n'affectionne pas particulièrement mais de jolies



photos de portraits et de paysages. Il est pris par le travail car il expose ses tableaux toute la semaine, et nous laisse, seules et libres d'aller et venir. Nous sortons grignoter un sandwich dans la rue puis allons nous coucher dans la chaleur d'une ville polluée.

Jour 63. Turquie – Izmir

Réveil par des cris dans la rue : récolte des déchets recyclables. Notre hôte nous offre un délicieux petit déjeuner typique : Tomates, fromage et gevrek (pain de forme circulaire aux graines de sésame). Après quoi Doc et moi nous rendons au bazar où j'achète des baskets car le froid et la pluie ne font pas bon ménage avec ma maladie. Dans le café où l'on s'est assises pour boire un thé, se trouve deux turcs d'âge mûr maugréant des propos racistes à notre attention. Ils prônent l'Empire Ottoman, dénigrant la France et les français. La malchance nous poursuit... Je leur fais clairement comprendre que nous n'avons rien à faire de leurs insultes puis rentrons à la maison l'aire maussade. Tarik est de retour de son expo et a acheté quelques bières. D'après lui la Turquie ne rentrera jamais dans l'Union Européenne et veut donc retourner sa veste : Créer une « Union Asiatique » avec la Russie, l'Iran, l'Irak et d'autres. Je vais me coucher sans avoir la force de rétorquer ; il est beau de rêver, pensais-je.



Jour 64. Turquie – Izmir

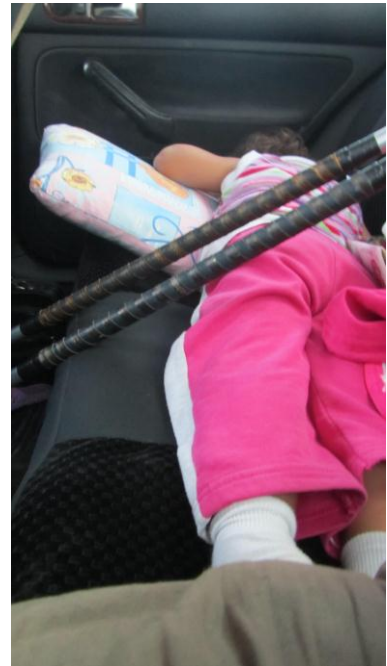


Nous passons la journée à visiter Izmir : l'ascenseur (installation gratuite évitant aux habitants de descendre le quartier à pied, il offre de plus une superbe vue sur la ville), le château, le bazar, Konak et les quartiers proches. Habituee à marcher avec des tongs depuis deux mois, les baskets achetées la veille me font naître deux grosses ampoules très douloureuses. Dans le vieux bazar

de la ville nous faisons la rencontre de Dilara, une jeune apprentie bijoutière de notre âge. Look déjanté, elle arbore un tee-shirt des Beatles, de grosses lunettes violettes et son visage ferait craquer tous les hommes. Nous liant d'amitié en cinq minutes, nous sommes invitées chez son ami Ozden, un sosie de Bob Marley. Nous prenons le ferry pour traverser la baie et accostons à Bostanlı vingt minutes plus tard. L'appartement est spacieux et très agréable, guitares de toutes les tailles, maracas, cymbalettes et djembe, notre hôte est musicien et chanteur de reggae. Après une petite démonstration et la rencontre de son colocataire et de ses amis, nous décidons de rentrer car la nuit est tombée. Une fois à la maison de Tarik, Doc et moi nous couchons avant même qu'il ne soit rentré.

Jour 65. Turquie – Pamukkale

Adieu à Tarik : bien que très gentil, il ne nous est pas difficile de le quitter. En route pour Pamukkale le chauffeur qui nous a prises en stop nous touche la cuisse à l'une puis à l'autre. Devant notre manque d'intérêt, le turc vexé, nous laisse sur le bord de la route. Une BMW aux vitres teintées s'arrête alors avec à son bord un homme de quarante ans qui ne m'inspire pas confiance. Je suis cependant apaisée lorsqu'il ouvre la porte arrière et que je vois une petite de trois ans allongée de tout son long sur la banquette. Doc est à l'avant, je n'ai que vingt centimètres pour poser mes fesses à moins d'écraser les pieds de l'enfant. La contorsion étant de plus en plus difficile, je profite de son sommeil pour me mettre à mon aise « piano piano » et poser ses pieds sur mes jambes. Mais à son réveil la petite retire ses pieds brusquement, me lance un regard noir et se met à pleurer ce qui me fait éclater de rire. Nous arrivons à Pamukkale à la nuit tombante. La muraille blanche s'élève devant nous : Je reste sans voix tant c'est impressionnant et magnifique ! Après avoir frugalement dîné, nous faisons la rencontre de six jeunes avec des sacs à dos, quatre allemands et deux françaises. Ils sont en Service Civique Européen, chargés de nettoyer les plages de Fetiye au Sud de la Turquie. Les tentes plantées côte à côte dans un champ désert, nous passons la soirée avec les deux françaises Camille et Peyrelle et deux turcs de la région. Vers deux heures du matin le froid est tombé. Réfugiées dans nos duvets et nos maisons de toile, les deux turcs montent la garde chantant du Tarkan à tue-tête jusqu'à ce que l'on s'endorme.



Jour 66. Turquie – Selcuk

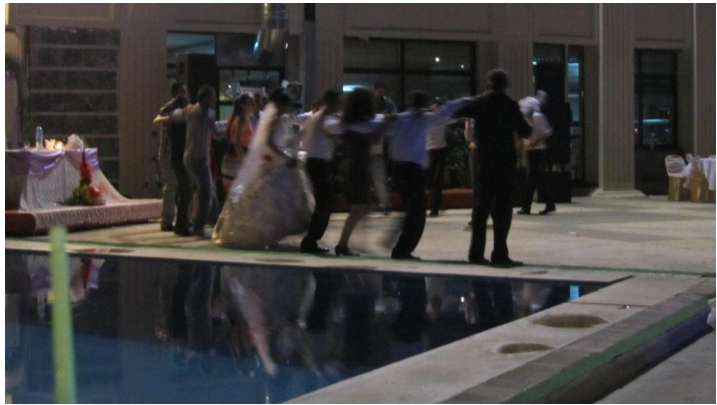
Il a fait un froid glacial cette nuit, l'horreur ! Même habillées, dans nos duvets et abritées par la tente nous avons grelotté sans jamais pouvoir vraiment dormir. Doc se réveille mal en point, avec les symptômes d'une gastro et des crampes à l'estomac. Elle ne veut cependant pas mourir sans être allée visiter Pamukkale (« Château de coton » en turc) où nous avons eu



tant de mal à venir. Sur le site, il faut enlever ses chaussures pour pouvoir marcher sur la couche blanche formée par le carbonate de calcium durci. A gauche se trouvent les vraies vasques non accessibles et à droite des vasques artificielles d'eau froide où l'on peut se tremper. L'eau chaude s'écoulant dans les vrais bassins ruisselle sur le chemin, ce qui est très agréable. Je ris de voir les touristes se prendre en photo dans

toutes les positions possibles et imaginables (ou inimaginables !) et Doc et moi nous amusons à les mimer. C'est très joli mais je suis déçue par l'étroitesse du site qui semble gigantesque dans les brochures touristiques... Ayant retrouvé Camille et Peyrelle dans le site antique de Hierapolis qui jouxte Pamukkale, nous nous promenons dans les ruines romaines

quand Doc, à l'agonie, me rappelle à l'ordre. Elle est sortie du site et m'attend pour aller à l'hôpital de Selcuk. Un bref au revoir à mes nouvelles amies et je cours la rejoindre pour prendre la route. Arrivées à l'hôpital trois heures plus tard, les médecins prennent la malade en charge tandis que je vais retrouver notre ami Adnan. Ravi de me voir il m'invite à dîner chez lui : aubergines cuites dans l'huile d'olive et yaourt, à même le sol comme le veut la tradition. Nous apportons des vivres à Doc qui est perfusée pour traiter une infection sanguine et urinaire. Après quoi Adnan m'emmène au mariage d'un ami pour « only twenty minutes » dit-il, et où j'assiste à une cérémonie qui ne m'est pas coutumière. Les invités n'apportent pas de cadeaux mais font la queue devant les mariés pour leur offrir de l'argent, ce qui dure plus d'une heure. Les danses traditionnelles auxquelles je participe tant bien que mal m'ont fatiguée. Nous décidons de rentrer quand je lis le message de Doc disant qu'ils vont fermer l'hôpital et ne me laisseront pas entrer. A notre arrivée il est trop tard, les portes sont closes et elle est seule. J'ai à la main deux parts de gâteau que j'ai rapportées du mariage pour fêter son anniversaire, mais je ne peux pas les lui donner. Impuissantes, nous nous regardons à travers la porte vitrée et les larmes me montent aux yeux... Elle passera la nuit de ses vingt-deux ans seule tandis qu'Adnan me trouve une chambre dans l'hôtel d'un de ses amis.



Jour 67. Turquie – Izmir



Dès mon réveil, je rejoins Doc à l'hôpital et lui offre le gâteau d'anniversaire que j'ai soigneusement conservé. Nous quittons les lieux avec des antibiotiques pour ses crampes, sans savoir où aller. Il ne nous reste qu'une semaine pour nous rendre à Istanbul et nos amis Couchsurfeur sont partis en vacances. J'ai lancé un appel de détresse sur le site en espérant qu'une âme charitable le lise. En

attendant nous décidons de retourner à Izmir, chez Ozden qui nous avait dit être à tout moment les bienvenues. Le challenge est audacieux car on ne connaît ni son adresse ni son numéro de téléphone. Arrivées à Izmir nous réussissons à retrouver un bar où nous le savions connu. Les serveurs le contactent : sauvées ! Mais étant actuellement dans une autre ville, il n'arrivera que dans cinq heures... Doc est abattue. J'explique à nos nouveaux amis que c'est son anniversaire et qu'elle sort de l'hôpital quand l'un d'eux apporte un gâteau avec des bougies. Tout le monde applaudit, c'est adorable ! Quand Ozden arrive enfin, nous avons du mal à quitter le bar. Mais une fois dans son spacieux appartement nous retrouvons son colocataire et ses amis très accueillants et rions toute la nuit.

Jour 68. Turquie – Izmir



Réveil dans ce que l'on a surnommé « la maison du bonheur ». Ozden qui nous a laissé sa chambre, dort dans le salon avec ses deux amis, étonnement nommés Mert tous les deux. Ismail, son colocataire, dort dans la sienne en compagnie de sa copine. Mert numéro un prépare le petit déjeuner, une tambouille d'œuf et de tomates à déguster avec du pain : très bon. Nous sommes sept

autour de la table à tremper nos mouillettes dans la poêle. Rassasiés, nous décidons de jouer au Monopoly turc, avec les rues d'Istanbul et des cartes écrites dans une langue que l'on ne comprend pas. Contre toute attente Doc remporte la partie se faisant traiter de « Capitaliste » par Mert numéro deux. Celui-ci parle quelques mots de français grâce à sa copine française d'origine turque. La partie ayant duré une bonne partie de l'après-midi nous allons nous promener dans la ville pour respirer un peu d'air frais. J'aime beaucoup Izmir. Les habitants sont simples et calmes, quatre-vingt-quinze pour cent des femmes sont non-voilées et il y règne une atmosphère agréable. Une fois rentrés à la maison je m'aperçois avec surprise que l'appel au secours sur Couchsurfing a fonctionné. Nous avons maintenant une cinquantaine de refuges possibles. Soit ! Nous prendrons la route demain...

Jour 69. Turquie – Istanbul

Nous faisons nos adieux aux deux Mert, à Ozden, à Ismail, à la maison et à tous nos amis dans notre bar préféré. C'est dans cette ville que l'on a rencontré le plus de jeunes, comme nous, malgré la barrière de la langue. Facilement sorties d'Izmir, nous sommes très vite prises par une voiture qui va... directement à Istanbul ! Soit plus de cinq cent kilomètres avec trois hommes de quarante ans dont deux



sont excités « comme des puces au salon de la moquette ». Ils s'arrêtent dans un restaurant de luxe pour dîner, nous offrent le meilleur kebab que je n'ai jamais mangé puis achètent de l'alcool pour eux et du Red bull pour moi. Doc qui a toujours ses crampes à l'estomac ne veut rien. Le paysage défile au rythme des bières que boit Volcan. Les heures passent et nos compagnons ne cessent de faire des blagues et de rigoler. A deux heures du matin nous arrivons enfin du côté asiatique d'Istanbul et je leur demande de nous déposer dans un endroit discret pour passer notre dernière nuit sous la tente. Ils ne comprennent pas ou n'en ont pas envie. Doc ne m'aide pas, je baisse les bras et les laisse nous emmener dans la résidence de Cenk, espérant en sortir vivante. Une fois dans l'appartement ils continuent à boire tandis que Doc et moi nous endormons sur le clic-clac du salon. Enfin, Volcan et Firat s'endorment dans le salon et le propriétaire dans sa chambre.

Jour 70. Turquie – Istanbul

Au réveil je me pince... miracle, je suis toujours en vie ! Volcan, Firat, Doc et moi ayant dormi sur le même clic-clac de fortune, la nuit fut courte. Eux dans un sens, nous dans l'autre, à essayer de ne pas se gêner, avec les ronflements de Volcan en fond sonore. Cenk commande le petit-déjeuner pour tous, puis ils nous déposent à Galata après de brefs adieux. Quelle rencontre étrange ! Nous connaissons le quartier parfaitement pour y avoir passé beaucoup de temps l'été dernier, lors de notre voyage Turquie – Croatie en stop. (Turquie, Grèce, Bulgarie, Serbie, Bosnie, Croatie... génial !). Le pont de Galata a pour fonction d'unir le « vieil Istanbul » comprenant la Mosquée Bleue, la Basilique Ste Sophie ou le Palais de Topkapi aux quartiers plus modernes de la ville, Taksim, Beyoglu ou Eminonu. Nous aimons particulièrement ce lieu pour son originalité. Le pont supérieur est destiné aux véhicules et aux centaines de pêcheurs tandis que des bars et des restaurants de poissons se trouvent en dessous. L'ambiance est détendue et la vue sur le Bosphore magnifique. Arrivées sous le pont je vois quelqu'un me faire de grands signes : Serdar, l'un des serveurs avec qui nous sommes



devenues amis l'an dernier ! Nous retrouvons aussi Hasim avec grand plaisir et décidons de fumer un narguilé pour fêter nos retrouvailles. Face au soleil qui se couche sur la Corne d'Or je souffle à Doc : « Ca y est, on l'a fait... ». Nous avons atteint notre destination finale, cette ville pour laquelle nous avons quitté Viroflay soixante-dix jours plus tôt. C'est les yeux dans le vague que nous nous remémorons tous les lieux exceptionnels vus et les personnes formidables rencontrées. L'instant de nostalgie passé nous décidons de rejoindre Yasin le

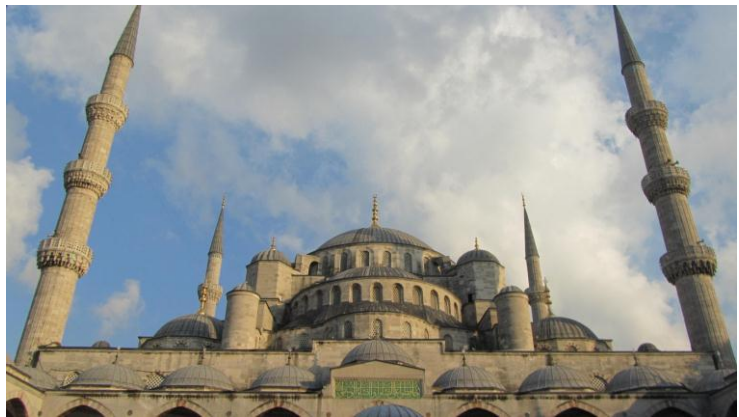


Couchsurfeur que l'on a sélectionné. C'est une aubaine, il habite à trois minutes de la Tour de Galata et à cinq minutes de Taksim, le centre-ville. Il nous accueille une bière à la main dans son appartement situé au septième étage d'un vieil immeuble (soit cent douze marches), et dont une baie vitrée offre une vue imprenable sur le

Bosphore. Superbe ! Une chambre, une petite cuisine, une salle de bain avec WC et un grand salon avec deux canapés, l'intérieur est sale et en désordre mais ça ne nous gêne plus. Yasin a vingt-huit ans et travaille dans la publicité, ce qui lui prend beaucoup de temps. Toujours prêtes à faire la fête, nous décidons de nous rendre au Ritim Pub notre discothèque préférée parce qu'à ciel ouvert sur le toit d'un immeuble. L'ambiance est sympathique et je demande au DJ de passer quelques chansons françaises, ce qui nous permet de faire la rencontre de Vanille et Elsa, deux de nos compatriotes implantées à Istanbul pour leurs études dans le cadre d'Erasmus. Nous quittons les lieux à quatre heures du matin pour acheter du riz aux vendeurs ambulants qui pullulent dans le quartier de Taksim, et rentrons à la maison.

Vendredi 30 Septembre – Mardi 4 Octobre. Jour 75. Turquie – Istanbul

La fin de notre périple s'achève ici, nous connaissons la ville mieux que Paris à force d'y avoir marché des journées entières l'an passé... Mosqué Bleue, Basilique Ste Sophie, Tour de Galata, Citerne Basilique, Palais de Dolmabahce, Grand bazar, Bazar égyptien, Sultanahmet, Besiktas, Eminonu, Karakoy... Nous pourrions être guides à Istanbul ! Cette année encore nous arpentons les rues à



la découverte de nouveaux quartiers et de nouvelles sensations. C'est par hasard que nous croisons notre ami Charlie, le saltimbanque qui nous a appris à cracher du feu l'an passé à Athènes et que nous avons retrouvé un soir de spectacle de jonglage à Paris. Un après-midi passé en sa compagnie à se dire que le monde est petit, puis chacun reprend sa route... Nous aimons cette ville tant les stambouliotes sont accueillants et larges d'esprit, mais notre avions ne nous attendra pas.



**Paris – Istanbul, deux mois et demi de voyage, soixante-quinze jours de vadrouille, dix mille kilomètres de stop, de rencontres, de sourires, de partage, de joies, de galères, de faim, de rires, de pleurs... Mille sept cent soixante-dix-huit heures extraordinaires !
Voyager grâce à la gentillesse des gens, il n'y a rien de plus beau...**

Un immense merci à Doc, Maxime, Tanguy, Brutus, Karim et Alain, Fred et Alan, Ahmed, Marie et David, Mehdi, Alexy et Nikita, Ricardo, Laurent et Nathalie, Béa Marie Thibault et Titouan, José, Domi, Clara, Catherine Georges Mael Lauriane Solène et Casper, Alain et Arlette, Rissane, Ludo, Piotreck et Michal, Wallid, Martin et son frère, Frenckie, Marco, Ronato, Romain, Billy, Kostas Giannis et Dionnisos, Alex et son père, Angie Kostas et Andreas, Andreas Zoé et les autres, Panos Sula Vasili Betty Ka Little Cécile Litte Alice et tous les autres, Sandra et son copain, Thomas et son groupe de sous-mariniers, Yannis, Waseem, Panos, Yourgos, Emre Archim Ali Tolga Ari et les autres, les femmes du refuge, Murat, Théa, Adnan, les médecins de l'hôpital, Tarik, Dilara Ozden Mert Cicek Ismail et Mert, Camille Peyrelle et les autres, Fatih Buse Orcun Gencay Okan Ayla et les autres, Cenk Volkan et Firat, Hasim et Serdar, Yasin et ses copains, Vanille et Elsa et tous ceux que j'ai malheureusement oublié... Sans qui rien n'aurait été possible.
Et un grand merci à mes parents pour la relecture.



Extrême pointe Sud de l'île, Santorin (Grèce)